

Barbara STIEGLER
« IL FAUT S'ADAPTER »
SUR UN NOUVEL IMPÉRATIF POLITIQUE
NRF ESSAIS-GALLIMARD, Paris, 2019

Barbara Stiegler nous invite à explorer la généalogie du néolibéralisme en prenant comme champ d'investigation le débat qui s'est poursuivi entre John Dewey (1859-1952) psychologue et philosophe, et Walter Lippmann (1889-1974) journaliste, auteur de formules célèbres comme « *fabrique du consentement* » (en 1922) et « *guerre froide* » (en 1947). Cette querelle s'est poursuivie sur des années à travers des textes qui s'opposaient en se nourrissant mutuellement.

Voici donc un travail de reconstruction à travers l'analyse minutieuse des arguments échangés et de l'évolution des positions de chacun. Lippmann a sans doute été le plus changeant dans ses opinions, ou plutôt dans les conclusions qu'il tirait d'observations souvent justes, et partagées. Dewey semble davantage stable, à travers ce qui nous en est dit ; sa pensée est structurée par une conviction affirmée dès le début. Lippmann, lui, se cherche, et finit par se trouver dans la défense d'une position autoritaire qui n'est que le développement d'un implicite initial.

Fondamentalement, ce qui oppose nos débateurs, c'est leur regard sur les hommes. L'un, Lippmann, plutôt *pessimiste*, les pense le plus souvent incompetents, mauvais, égoïstes, incapables de prendre des décisions rationnelles et intelligentes. L'autre, Dewey, plutôt *optimiste*, fait confiance à l'intelligence collective, et au dialogue. Le premier aboutira logiquement à une gouvernance par les experts, à ce façonnement par les médias de l'opinion des masses qui doivent se soumettre à l'élite, aux premiers de cordée diraient certains. Le second défendra la vision de décisions collectivement co-construites, celle d'une démocratie de participation, et il insistera sur l'importance de l'éducation et de la libre information.

Lippmann mettra l'économie au centre de tout, surtout comme indice quantifiable du bonheur d'une humanité consommatrice. Une économie de la production industrielle fondée sur la division du travail. L'homme se réduit alors à ses fonctions de producteur et de consommateur, et le bien-être à l'accumulation d'objets techniques. L'éducation est alors plutôt un dressage, et l'information une orientation de l'opinion par des experts qui savent.

Au fond alors peu importe de différencier des libéralismes qui semblent s'opposer : le libéralisme du laissez-faire d'Adam-Smith dont la main invisible équilibre toute cette complexité, ou l'ordo-libéralisme à la Hayek ou à l'allemande qui suppose un pouvoir politique qui s'impose aux masses pour leur bien, ou encore l'« anarcho-libéralisme »¹ de la loi des plus forts. Il s'agit toujours de considérer l'économie de Marché comme centrale, unique fondatrice de toutes les décisions. Et la mise en concurrence comme le moteur naturel de cette évolution. Et la cote boursière comme l'indicateur certain de la valeur et de la réussite. Les autres aspects de ce qui constitue une vie pleine et entière n'existent plus. Ils ne sont pas (suffisamment ? pas encore ?) quantifiables et marchandisables. Mais peut-on souhaiter que tout amour soit tarifé, toute amitié contractualisée, toute poésie bénéficiaire, toute rêverie rentable, ou tout honneur producteur de plus-values ?

Plutôt qu'un choix binaire entre des hommes naturellement bons ou des hommes naturellement égoïstes, peut-être faudrait-il enfin considérer que nous sommes généreux ET intéressés, sensibles ET indifférents. Et en déduire des conclusions, certes plus nuancées, plus ambiguës parfois, plus prudentes toujours et certainement plus démocratiques que la loi des 51% ont le droit de se foutre des 49%.²

¹ C'est Alain Supiot qui utilise cette expression dans *La gouvernance par les nombres*. Fayard, Paris, 2015. Cf. la lecture de cet ouvrage.

² Cf. Balta F. *La complexité à la portée de tous, une nécessité citoyenne*. Erès, Paris, 2017

Barbara Stiegler replace très judicieusement ce débat Dewey-Lippmann dans le contexte de la prise en compte de la théorie de l'évolution de Darwin qui bouleversa le XIX^e siècle. La question titre du livre « *il faut s'adapter* », ce « *nouvel impératif politique* » apparaît pour ce qu'elle est, la digne descendante d'une réduction du darwinisme à la lutte pour la survie par la sélection « naturelle » des plus adaptés. Cette vision rétrécie de la théorie de l'évolution fait l'impasse sur toutes les stratégies de coopération du vivant que de plus en plus d'études mettent en évidence aujourd'hui, mais qui étaient déjà contenues dans les écrits de Darwin.

De plus, et c'est me semble-t-il un défaut que l'on retrouve chez nombre de penseurs-qui-pensent³, c'est oublier à quel point les objets techniques transforment notre environnement. Si, bien sûr, il faut une évolution des idées pour que certaines inventions voient le jour, il est tout aussi certain que l'introduction massive de nouveaux dispositifs techniques modifie nos façons de vivre, et donc aussi de penser la vie. De moins en moins en contact direct avec un environnement non saturé d'objets techniques, nous sommes, comme le montre à l'évidence le schéma le plus simple de la circularité⁴, constructeurs de l'environnement qui nous construit, bourreaux et victimes en même temps.

D'un côté ceux qui vantent l'adaptation, sans se questionner sur le côté artificiel (c'est-à-dire construit volontairement) du monde auquel il faudrait ainsi s'adapter, et de l'autre ceux qui veulent adapter l'environnement aux besoins spécifiquement humains. Pendant longtemps, ces deux logiques se sont affrontées. Aujourd'hui elles se rencontrent à travers les réactions d'un univers qui déjoue nos rêves de maîtrise et de toute puissance. Nous pouvons tous voir là des « opportunités ». Les descendants de Lippmann y trouveront une occasion supplémentaire de sélectionner « naturellement » les plus adaptés, ceux de Dewey une remise en question inévitable de notre modèle de développement industrialo-capitalistique infini dans un monde fini.

Le lecteur lambda, dont je suis un exemplaire, trouvera à chaque fois du vrai dans les arguments des uns et des autres. Mais, il ne se sent pas nécessairement l'obligation de choisir un camp plutôt qu'un autre. Il peut aussi décider de l'impérative nécessité du dialogue, c'est-à-dire de l'écoute réciproque et de la prise en compte respectueuse de ce qui, concrètement, en découlera pour les uns et les autres.

Au final, c'est sans doute la technique elle-même, devenue (seconde) nature, c'est-à-dire nature elle-même, qui mettra un terme au débat en balayant l'humanité de la planète. « *Bon débarras* » disait déjà Yves Paccalet en... 2006 !

L'immense mérite du livre de Barbara Stiegler est dans sa manière d'utiliser avec érudition et précision une méthodologie inspirée de Michel Foucault, mais sans reprendre les aveuglements idéologiques de ce dernier. Ce travail de généalogie des idées est à l'opposé d'une déconstruction. La *French Theory* est loin d'être unifiée.

Elle montre l'évolution difficile des concepts, leur accouchement plus ou moins douloureux, incertain, et leur cristallisation, par moments, en une *doxa* simpliste, considérée comme évidente alors qu'elle est le fruit de débats acharnés et gros de doutes justifiés.

J'y retrouve cette différence simple et parlante entre les problèmes – qui justifient la mise en place de solutions, domaine des experts – et les problématiques, contradictions indépassables qui génèrent ces oscillations de l'histoire entre des pôles qui s'opposent mais ne peuvent faire disparaître leur contraire sans s'annihiler du même coup. Et là, c'est du domaine du dialogue entre tous, le domaine de l'humain.

³ Notable exception, les écrits de Jacques Ellul, qui a insisté sur les conséquences du « *système technicien* » dans lequel nous nous développons. Cf. les Carnets de route des GPS, année 2016.

⁴ Cf. Balta F., Szymanski G. *Moi, toi, nous, petit traité des influences réciproques*. InterEditions, Paris, 2013